

HOMÉLIE 29

«Voilà que je me dispose à vous aller voir pour la troisième fois : tout se jugera sur la déposition de deux ou trois témoins.»

1. Parmi tant d'autres signes qui manifestent la philosophie de Paul et sa tendresse inépuisable, il en est un surtout à remarquer : sa véhémence dans les avertissements qu'il donne, sa lenteur quand il est question de châtier. Il ne frappe pas immédiatement après la faute, il avertit plus d'une fois le pécheur, et même alors il ne sévit pas encore contre les contumaces, il les prévient de nouveau : «Je me dispose à vous aller voir pour la troisième fois;» et je vous écris de nouveau, avant que je ne vienne moi-même. De peur que son retard ne les jette dans l'indolence, il saisit cette occasion pour les corriger, soit par de continuelles menaces, soit par de sévères jugements, en leur parlant en ces termes : «Une fois que je serai venu, je ne vous épargnerai pas. Je crains qu'à mon arrivée je ne doive pleurer sur un grand nombre.» En agissant et en parlant ainsi, il imite encore le souverain Maître de l'univers; car Dieu ne cesse non plus de menacer et d'avertir, tandis qu'il punit rarement et toujours à la longue. Voilà ce que fait l'Apôtre; aussi disait-il plus haut : «C'est pour vous ménager que je ne me suis pas rendu à Corinthe.» (II Cor 1,23) Que veut-il dire par là : «C'est pour vous ménager ?» Pour n'avoir pas à fulminer une peine, à frapper avec rigueur, supposé que je trouve là des pécheurs qui persistent dans leurs péchés. Et maintenant, vous venez de l'entendre : «Pour la troisième fois je me dispose à vous aller voir; tout sera jugé sur la déposition de deux ou trois témoins.» A l'écrit il joint la preuve non écrite, comme on le voit aussi dans un passage antérieur : «Celui qui s'attache à la courtisane devient avec elle un corps, car ils seront deux, est-il dit, dans une seule chair.» (I Cor 6,16) Cela s'applique assurément au légitime mariage; mais l'Apôtre en fait à propos cette application détournée, afin d'inspirer une plus grande frayeur.

Il procède ici de même : en face des témoignages rendus, il met ses visites et ses lettres. Voici la signification du texte cité : Après vous l'avoir dit une et deux fois dans mes visites, je vous le dis aujourd'hui de nouveau par lettre. Si vous m'avez écouté, mon désir est rempli; si vous ne tenez pas compte de mes paroles, il faudra de toute nécessité que je les confirme, en les faisant suivre du châtement. Ecoutez-le lui-même : «Je vous l'ai annoncé par deux fois quand j'étais présent, et je vous l'annonce encore, quoique absent; je l'écris à ceux qui ont prévariqué, ainsi qu'à tous les autres, dès que je viendrai de nouveau, je ne pardonnerai pas.» Si toute parole est confirmée par la déposition de deux ou trois témoins, vous ayant parlé deux fois dans mes visites, vous parlant encore maintenant par ma lettre, je dois désormais justifier mon assertion. N'allez pas croire qu'une lettre est moins que la présence; comme je vous parlais étant présent, je vous écris, mais avec la même autorité, quoique éloigné de vous. Voyez-vous cette sollicitude paternelle ? Voyez-vous la sage prévoyance de ce maître dévoué ? Il ne garde pas le silence, et cependant il ne punit pas; il avertit à plusieurs reprises, il menace toujours et diffère toujours le châtement. S'ils s'obstinent dans le désordre, alors seulement il ajoute la réalité à la menace. – Mais qu'avez-vous prédit étant présent, que consignez-vous maintenant dans votre lettre ? «Que, lorsque je serai venu de nouveau, je ne pardonnerai pas.» Antérieurement il avait déclaré qu'il ne pourrait se résoudre à punir sans être forcé par la nécessité, que c'était là une chose humiliante et déplorable : «Je crains que, lorsque je serai venu, Dieu ne m'humilie parmi vous, et que je ne doive pleurer sur beaucoup de pécheurs qui n'auront pas fait pénitence.» Il s'excusait auprès d'eux en leur rappelant qu'il les avait avertis à plusieurs reprises, qu'il avait eu recours à tous les moyens pour échapper à cette triste obligation de sévir, et pour les ramener au bien par la seule impression de la parole.

C'est alors enfin qu'il fait entendre cette terrible menace : «Si je viens de nouveau, je ne pardonnerai pas.» Il n'a pas dit : Je frapperai, je châtierai, je n'écouterai que la justice. Non, c'est toujours avec des expressions paternelles qu'il parle de punition, leur révélant ainsi ses entrailles, sa tendre compassion, sa persistance à retarder le coup. Après cela néanmoins, pour qu'ils ne se persuadent pas qu'il prononce de vaines menaces et qu'il doit différer indéfiniment, il dit d'abord : «Tout sera jugé sur la déposition de deux ou trois témoins;» et puis : «Si je viens de nouveau, je ne pardonnerai pas.» Cela revient à dire : Je n'hésiterai plus, si je trouve, ce qu'à Dieu ne plaise, des pécheurs qui ne se soient pas corrigés; je frapperai sans rémission, j'exécuterai les menaces faites. – Il se déchaîne ensuite avec une profonde

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

indignation, avec une véhémence extrême, contre ceux qui l'accusaient d'être un homme sans énergie, qui tournaient même sa personne en ridicule, et qui disaient : «Sa présence respire la faiblesse et sa parole n'a rien d'imposant.» (II Cor 10,10) A ceux-là s'adresse cette parole : «Voulez-vous expérimenter la puissance de celui qui parle en moi, du Christ ?» En s'exprimant de la sorte, il frappe les uns et réprime en même temps les autres. Voici ce qu'il entend : Puisque vous voulez expérimenter si le Christ habite en moi, et me demander compte de ma mission; puisque dans ce but vous me représentez comme un homme vil et méprisable, comme dénué d'un tel pouvoir, je vous prouverai que je le possède, si, contrairement à mes vœux, vous m'en donnez l'occasion. – Eh quoi, puniriez-vous, dites-moi, parce qu'ils provoquent cette expérience ? –Nullement, répondit-il; car, si telle était mon intention, je les aurais punis aussitôt après qu'ils avaient péché, je n'aurais pas si longtemps attendu. Que ce ne serait pas là ce qu'il cherche, il le dit ensuite ouvertement : «Je demande qu'il ne vous arrive aucun mal, non pour que nous paraissions nous-mêmes à l'épreuve, mais pour que vous accomplissiez le bien, au prix même de notre déchéance.»

2. Ce n'est pas une preuve qu'il entend donner; il laisse éclater son indignation, il attaque ceux qui le méprisaient. Je ne veux pas, leur dit-il, vous soumettre à cette expérience; mais, si vous m'en fournissez le motif, si vous me provoquez, les faits eux-mêmes vous éclaireront. Et voyez quelle véhémence dans son discours : au lieu de leur dire qu'ils s'exposent à son propre jugement, il leur déclare que ce sera le jugement du Christ parlant par sa bouche, leur montrant par là jusqu'où remonte leur péché. Le Christ n'habite pas seulement en lui, il parle encore par sa bouche. Paul atteste de la sorte l'inspiration qui le guide. S'il ne fait pas ressortir son pouvoir, il ne châtie pas non plus; ses paroles ont néanmoins pour but de rendre la menace plus terrible. Il agit ainsi, non par impuissance, vu qu'il pourrait agir autrement, mais par longanimité. Que personne donc ne prenne sa tolérance pour de la faiblesse. Pourquoi vous étonneriez-vous que le Christ ne tire pas maintenant vengeance des pécheurs, quand il a supporté d'être mis en croix sans exercer aucune vengeance contre ses bourreaux ? Aussi l'Apôtre poursuit-il en ces termes : «Qui n'est pas faible, mais puissant en vous. S'il a été crucifié dans la faiblesse de la chair, il vit par la vertu de Dieu.» Ce texte est enveloppé d'une grande obscurité, et jette dans le trouble les âmes dénuées d'énergie. Il est donc nécessaire d'en donner l'explication, de dissiper ces ténèbres, de dégager la pensée, pour que les infirmes n'en éprouvent pas de scandale. C'est ce mot de faiblesse surtout dont il faut établir le sens d'une manière claire, et le reste sera clair aussi. Il n'y a là qu'un mot mais dont la signification est trop complexe.

La faiblesse désigne une défaillance du corps; et de là ce qui est dit dans l'Evangile, à propos de Lazare : «Voilà que celui que vous aimez est faible;» et cette réponse du Sauveur : «Cette faiblesse ne va pas jusqu'à la mort.» (Jn 11,3-4) Parlant d'Epaphrodite, Paul dit aussi : «Il a été faible jusqu'à la mort; mais Dieu a eu pitié de lui.» (Phil 2,27) et puis à Timothée : «Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes faiblesses.» (I Tim 5,23) Tout cela s'entend d'une infirmité corporelle. On est faible, en second lieu, quand on n'a pas une foi ferme, une solide et parfaite vertu. Paul parle encore de cette faiblesse : «Soutenez celui qui est faible dans la foi; point de luttes de pensées. L'un croit pouvoir manger de tout; et l'autre, qui est faible, ne mange que des légumes» (Rom 14,1-2) Il désigne ici celui qui est faible dans la foi. Voilà déjà deux sortes de faiblesse. Ce mot peut s'entendre dans un troisième sens. Qu'est-ce à dire ? Il s'entend des persécutions, des embûches, des tribulations, des épreuves, des revers. C'est ce que nous voyons encore dans l'Apôtre : «Pour cela j'ai trois fois prié le Seigneur, et il m'a dit : C'est assez de ma grâce; ma puissance éclate dans la faiblesse.» (II Cor 12,8-9) Or, quelle est la faiblesse dont il parle ici ? Les persécutions, les dangers, les tentations, les pièges, les morts incessantes. Il indiquait clairement ces choses quand il disait : «Aussi je me plais dans ma faiblesse.» (Ibid., 10) Et puis, pour que le doute ne soit pas possible, pour qu'on ne se représente pas une santé débilitee par la fièvre, une foi qui chancelle, il continue : «Dans les outrages et les persécutions, dans les nécessités et les angoisses, dans les plaies et les cachots, afin que la puissance du Christ habite en moi. Quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant.» Quand on me persécute, quand je n'ai plus d'asile même, quand je suis entouré d'embûches, c'est alors que je suis fort, que je remporte plus facilement la victoire sur mes ennemis, la grâce résidant alors en moi plus abondante.

C'est ce troisième sens que Paul attache au mot faiblesse dans le texte présent : il défend de nouveau son ministère contre un inconvénient signalé plus haut, que sa personne fût jugée par eux vile et méprisable. Il ne voulait pas se louer, se montrer tel qu'il était, déployer sa puissance, châtier les prévaricateurs; et c'est pour cela qu'il perdait beaucoup dans leur estime. Comme, avec de semblables idées, ceux à qui sa parole s'adresse

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

demeuraient plongés dans la torpeur et l'insensibilité, ne songeant nullement à quitter leurs mauvaises habitudes, Paul saisit l'occasion pour leur en parler avec une extrême énergie, et pour leur faire voir que sa conduite envers eux ne s'explique que par la patience et n'accuse pas un défaut de pouvoir. Ensuite, passant de sa personne à celle du Christ, ainsi que je l'ai déjà remarqué, il frappe les esprits d'une plus vive crainte. Voici ce qu'il dit : Si je pose un acte, si je prononce un châtement contre les pécheurs, est-ce donc moi qui punirai ? Non; c'est le Christ lui-même, celui qui habite en moi. Si vous ne voulez pas le croire, s'il vous faut une démonstration, vous ne tarderez pas à l'avoir dans les œuvres mêmes de celui qui habite en moi; pour lui, vous ne prétendez pas qu'il est faible, sachant combien il est puissant parmi vous ? – Pourquoi cette restriction ? est-ce que le Christ n'est pas puissant partout ? qu'il s'agisse de punir les infidèles ou les démons, quoi que ce soit qu'il veuille faire, il le peut. D'où vient donc ce mot ajouté par l'Apôtre, «parmi vous ?» Ou bien il veut les couvrir de honte en leur rappelant ce qu'ils ont expérimenté, ou bien il entend simplement leur dire que le Christ donne aussitôt un témoignage de sa puissance à ceux qui désirent se convertir. Paul avait dit dans le même sens : «Est-ce qu'il m'appartient de juger ceux qui sont dehors ?» (I Cor 5,12)

3. Ceux du dehors rendront leurs comptes au jour du jugement; tandis que vous êtes punis sur la terre, pour que vous échappiez au supplice à venir. Et toutefois, cette sollicitude qui provient de l'amour, Paul l'exprime avec un sentiment d'indignation et de juste courroux : «Il n'est pas faible, il est puissant parmi vous. S'il a été crucifié dans la faiblesse de la chair, il vit par la vertu de Dieu.» Que signifie cette expression, «crucifié dans la faiblesse ?» Bien qu'il ait souffert un genre de mort qui semble attester la faiblesse, cela ne retranche rien de sa puissance; cette puissance est toujours invincible, et n'est nullement entamée par cette apparente faiblesse. Disons mieux, c'est là surtout ce qui l'atteste, que le Sauveur ait subi une pareille épreuve sans que sa puissance en soit amoindrie. Que le mot de faiblesse ne vous jette donc pas dans le trouble; car il est dit ailleurs : «Ce qui est folie selon Dieu l'emporte sur la sagesse des hommes, et ce qui est faible selon Dieu l'emporte sur la force des hommes.» (I Cor 1,25) Assurément rien n'est folle ou faible en Dieu; l'Apôtre désigne ainsi, d'après l'opinion même des incrédules, le mystère de la croix. Ecoutez-le s'interprétant lui-même : «La parole de la croix est folie pour ceux qui périssent; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu même de Dieu.» (Ibid., 18) Il ajoute encore : «Quant à nous, nous prêchons un Dieu crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour les appelés d'entre les Juifs et les Gentils, le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu.» (Ibid., 23,24) Plus loin il dit : «L'homme qui ne vit que par les sens ne perçoit pas les choses de l'esprit; car elles sont folie pour lui.» (Ibid., 2,14) Voyez comme il détruit partout dans ses explications les vaines idées des infidèles, qui traitaient la croix de folie et de faiblesse.

De même en cet endroit, ce n'est pas de la véritable faiblesse qu'il parle, il prend le mot employé par les incrédules. Il n'affirme donc pas que le Christ ait été crucifié, parce qu'il était faible; loin de là. Le Christ n'a cessé de prouver qu'il pouvait se dérober au supplice, tantôt en jetant les hommes à la renverse, tantôt en arrêtant les rayons du soleil, antérieurement même en desséchant le figuier, en frappant d'aveuglement ceux qui venaient le prendre, en opérant enfin mille autres prodiges. Que signifie dès lors cette faiblesse dont il est ici question ? Que le Christ lui-même n'a pas reçu la moindre atteinte du supplice de la croix, des périls et des embûches qui l'ont assailli; et nous avons montré plus haut que l'Apôtre appelle faiblesse ces embûches et ces périls. Or, en parlant de la sorte, il s'appliquait à lui-même cette expression. Comme on voyait les disciples persécutés, chassés, méprisés, sans rien faire pour se venger ou se défendre, Paul revient à l'exemple du Seigneur, afin de mieux démontrer que cela n'accusait aucune faiblesse, aucune impossibilité de repousser le mal. Le divin Maître lui-même, dit-il, était crucifié, chargé de liens, accablé d'outrages, et ne résistait plus, supportant avec une patience inaltérable tout ce qui semblait le convaincre de faiblesse, et manifestant d'autant mieux sa puissance qu'il la maintenait intacte sans employer aucun moyen pour la sauvegarder ou la rétablir. Sa vie n'a pas été réellement éteinte par la croix, la croix n'a pas empêché la résurrection, il subsiste, il vit toujours. Quand vous entendez parler de croix et de vie, comprenez bien qu'il s'agit de l'incarnation; un tel discours n'a pas un autre objet. Si l'Apôtre fait intervenir la puissance de Dieu, ce n'est pas que le Christ eût pu donner la vie à son corps, c'est qu'il n'existe à cet égard aucune différence entre le Père et le Fils; cette puissance divine appartient à l'un comme à l'autre.

Que le Christ soit l'auteur de sa propre résurrection et qu'il possède ce pouvoir, lui-même le déclare : «Détruisez ce temple, et je le relèverai dans trois jours.» (Jn 2,19) S'il déclare aussi que tout ce qui est à lui est à son Père, n'en soyez pas troublé. «Tout ce qui est à mon Père, dit-il, est à moi.» (Ibid., 16) Il dit également : «Tout ce qui est à moi est à vous, et

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

tout ce qui est à vous est à moi.» (Ibid., 15,17) De même donc qu'il n'a pas éprouvé de perte par son crucifiement, nous n'en éprouvons pas non plus dans les persécutions et dans les combats qu'on nous livre. De là ce que Paul ajoute : «Nous sommes faibles en lui; mais en lui nous vivrons par la vertu de Dieu.» Quel est le sens de cette parole : «Nous sommes faibles en lui ?» Nous souffrons la persécution, l'expulsion, les maux les plus extrêmes. Mais encore que signifie le mot «en lui ?» A cause de la prédication, à cause de la foi que nous avons en Dieu. Si nous endurons néanmoins pour lui les dangers et les peines, il est évident qu'il doit être aussi une source de bonheur; et voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : «Mais nous sommes sauvés en lui par la puissance de Dieu. Examinez-vous, éprouvez-vous, pour voir si vous êtes dans la foi. Ne vous connaissez-vous pas vous-mêmes, ne savez-vous pas que le Christ est en vous, à moins que, par hasard, vous ne soyez déçus. J'espère, du moins, que nous ne le sommes pas.»

Leur ayant déjà prouvé dans les précédentes paroles que, s'il ne les châtiât pas, ce n'était nullement parce qu'il n'aurait pas eu le Christ en loi, et que c'était pour imiter sa mansuétude et son généreux pardon sur la croix; il prouve de nouveau la même chose, mais d'une manière surabondante, en prenant les disciples eux-mêmes pour point d'appui de son discours. Pourquoi parler de moi chargé du soin d'enseigner, accablé de tant de sollicitudes, responsable du monde entier, auteur d'un si grand nombre de miracles ? Si vous consentez à vous bien examiner vous-mêmes, vous trouverez que le Christ est en vous, quoique vous ne soyez qu'au rang des disciples. Or, s'il est en vous, beaucoup plus est-il dans votre maître. Il vous suffit d'avoir la foi pour que le Christ soit en vous. Cela se dit aussi des fidèles qui opéraient des miracles; car, à cette époque, la foi donnait ce pouvoir. De là ce que dit l'Apôtre : «Examinez-vous, éprouvez-vous, pour voir si vous êtes dans la foi. Ne vous connaissez-vous pas vous-mêmes, ne savez-vous pas que le Christ est en vous ? à moins que vous ne soyez déçus.» S'il est en vous, je le répète, beaucoup plus est-il dans votre maître. – A mon avis, cela regarde la foi qui se manifeste par des prodiges, et Paul leur dit : «Si vous avez cette foi, le Christ est en vous, à moins que vous ne soyez déçus.»

4. Voyez-vous comme il les frappe de crainte, en prouvant de plus en plus que le Christ est en lui ? La dernière observation me paraît avoir trait aux mœurs. La foi ne suffit pas pour acquérir la puissance spirituelle; et cependant il venait de leur dire que le Christ était en eux. s'ils avaient la foi : il arrivait donc que beaucoup ayant la foi n'avaient pas cette puissance. De là cette restriction qui résout la difficulté : «A moins que vous ne soyez déçus,» que votre vie ne soit dépravée. «Vous saurez, je l'espère, que nous ne le sommes pas.» Il semblait naturel de dire : Si vous êtes déçus, il n'en est pas ainsi de nous. Mais il ne lance pas une telle affirmation, de peur de blesser; il l'atténue dans les termes, il ne se prononce pas ainsi, il ne procède pas même par voie d'interrogation; sa parole est comme incertaine et voilée : «Vous comprendrez vous-mêmes, je l'espère, que nous ne sommes pas déçus.» Il y a là toutefois une grande menace, quelque chose d'effrayant. Puisque vous voulez, semble-t-il leur dire, expérimenter ce qu'il en est de nous par le châtement dont vous serez frappés, nous vous donnerons des preuves convaincantes. Telle n'est pas même son expression; elle est plus grave et plus pénétrante : «Vous saurez, je l'espère, que nous ne sommes pas déçus.» Vous pouviez, sans avoir besoin de cette expérimentation, savoir qui nous sommes, que nous avons le Christ agissant et parlant en nous; mais, puisque vous désirez de plus en plus faire l'expérience, vous saurez que nous ne sommes pas déçus. Ensuite, quand il a fait entendre cette menace, quand il a représenté le châtement comme frappant à la porte et près à fondre sur eux, quand il les a jetés dans l'épouvante, observez comme il adoucit de nouveau le ton de son discours et calme les esprits, en leur manifestant son éloignement pour toute distinction, sa sollicitude pour ses disciples, la philosophie de son âme son élévation et son désintéressement. Tout cela ressort de ce qu'il ajoute : «Or, je prie Dieu que vous ne commettiez aucun mal, et non que nous paraissions dans un jour favorable; que vous accomplissiez le bien, devrions-nous être mal jugés. Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais uniquement pour la vérité. Nous nous réjouissons de ce que nous sommes faibles, et de ce que vous êtes forts; car nous demandons aussi dans nos prières votre perfection.»

Que peut-on comparer à cette âme ? Paul était méprisé, conspué, livré au ridicule, en butte à tous les traits de la méchanceté, traité d'homme vil, misérable, et néanmoins arrogant, se faisant très-grand en paroles, mais incapable de montrer la moindre énergie dans ses actions; et, bien loin de repousser l'injure et d'aspirer à se venger, il fait des vœux pour n'être jamais dans cette obligation : «Je demande que vous ne commettiez aucun mal, et non que nous paraissions dans un jour favorable, que vous accomplissiez le bien, devrions-nous être mal jugés.» Que signifie ce langage ? Je prie Dieu, je le supplie de ne pas me mettre en face

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

d'un pécheur incorrigible, d'un homme qui n'écoute plus la raison. Ce n'est pas assez, je demande que vous ne glissiez dans aucune faute, «que vous ne commettiez aucun mal,» que vous reveniez à de meilleurs sentiments si vous avez péché, que vous n'attendiez ni la correction, ni la vengeance. En effet, nous ne nous proposons pas notre gloire; c'est bien tout l'opposé, nous désirons n'avoir aucune part à ce bien. Si vous persistez dans le désordre, si vous n'entrez pas dans la voie du repentir, nous serons forcés de recourir à la peine, d'user de répression, de frapper vos corps, comme il arriva pour Saphire et le Magicien, de manifester enfin notre puissance. C'est ce que nous ne voudrions pas, non, nous ne voudrions pas nous montrer dans cette gloire, avoir à prouver la puissance que nous avons reçue, en l'exerçant parmi vous, en sévissant contre les prévaricateurs dont le mal est incurable. Que voulons-nous donc ? «Que vous accomplissiez le bien,» que vous pratiquiez toujours la vertu, que vous vous redressiez vous-mêmes, et que nous restions ainsi dans l'obscurité, n'ayant plus à faire usage du redoutable pouvoir qui nous est confié.

Il ne parle pas de réprobation, car il ne devait pas être condamné pour n'avoir pas puni, c'était même une preuve en sa faveur. Voici ce qu'il veut dire : Si quelques-uns ont des doutes sur nous, s'ils nous tiennent pour des hommes sans importance et dignes de tout mépris, parce que nous ne donnons pas la preuve de notre pouvoir, je ne m'en préoccupe guère. Mieux vaut qu'ils aient de nous cette opinion, que si nous étions dans la nécessité de faire éclater notre pouvoir par les châtements et par suite de la rébellion des esprits. «Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais uniquement pour la vérité.» De peur que ces expressions de désintéressement et d'abnégation ne parussent une flatterie à leur adresse, Paul a posé ce principe : «Nous ne pouvons rien contre la vérité.» Si nous vous trouvons dans la bonne voie, effaçant vos péchés par la pénitence, ayant accès auprès de Dieu, nous ne pourrions pas certes vous punir, quand même nous le voudrions; et, si nous le tentions, nous n'aurions plus Dieu pour soutien. Il nous a revêtus de l'autorité pour que nous prononcions selon la justice et nullement pour que nous allions contre la vérité. Voyez-vous avec quelle attention il ménage ses auditeurs et t'adoucit les aspérités de la menace ? Ce n'est pas la seule chose qui lui tient à cœur, il désire leur prouver aussi combien il leur est sympathique; et de là ce qui suit : «Ce nous est un sujet de joie que nous soyons faibles et que vous soyez forts. Nous demandons une grâce, votre perfection.» Avant tout, il n'est pas douteux que nous ne pouvons rien contre la vérité, que nous n'avons pas le droit de vous punir quand vous êtes agréables à Dieu; mais, si nous ne le pouvons pas, nous ne le voulons pas davantage, c'est le contraire que nous désirons. Rien ne nous réjouit comme de ne rencontrer en vous aucun motif d'exercer notre pouvoir de juges. L'exercice de ce pouvoir vainement nous entourerait de considération et d'honneur en nous donnant l'occasion de déployer notre force; nos désirs n'y sont pas moins opposés, nous désirons n'avoir jamais un pareil sujet de gloire, parce qu'il n'y aura rien de répréhensible dans votre vie. Voilà comment «nous nous réjouissons d'être faibles.» Quelle est cette faiblesse ? Ce qu'on croit tel, une faiblesse apparente, mais non réelle, et que les ennemis seuls leur attribuaient en leur voyant n'infliger aucune peine. Nous nous réjouissons précisément de ce que votre conduite ne nous laisse aucune raison d'infliger un châtement; il nous est doux d'être accusés de faiblesse, pour cet unique motif que nous n'avons rien à reprendre en vous. Voilà le sens de ce qu'il ajoute : «Vous êtes forts,» irréprochables, affermis dans la vertu. Nous voulons plus encore, nous demandons que vous soyez parfaits, que vous ne donniez prise d'aucun côté.

5. C'est bien là ce qui caractérise la tendresse paternelle, de préférer ainsi le salut des disciples à sa propre réputation; c'est d'une âme étrangère à la vaine gloire : et cela même la dégage des liens du corps, la fait rayonner au-dessus de la terre et la transporte dans le ciel. Tel est l'effet de cette pure abnégation, tout comme le vice contraire la précipite dans l'abîme du péché. Pas d'élévation ni de grandeur ni de générosité véritables, quand la vaine gloire nous tient captifs; on rampe, on se dégrade, on se perd dans les chaînes de cette maîtresse impitoyable, qui l'emporte en barbarie sur tous les tyrans. Et que peut-on concevoir de plus barbare qu'un être dont la fureur redouble à mesure qu'il est plus honoré ? Les bêtes féroces elles-mêmes n'agissent pas ainsi; on les adoucit à force de soins. Le contraire a lieu pour la vaine gloire : les mépris la domptent, les hommages la rendent à sa férocité, qui la sert tombe sous ses armes. C'est en la servant que les Juifs se précipitèrent dans les plus affreux supplices; c'est en la méprisant que les disciples méritèrent d'être couronnés. Pourquoi parler de supplices et de couronnes ? rien ne nous entoure d'éclat comme le dédain de la vaine gloire. Vous verrez toujours qu'ici-bas même on s'amointrit en la recherchant, tandis qu'on s'élève en la foulant aux pieds. Ainsi, et rien ne m'empêche de recourir au même exemple, les fidèles éclipsèrent la splendeur même du soleil, parce qu'ils ne firent aucun cas de cette gloire

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

humaine et qu'ils préférèrent la gloire de Dieu, ils se sont fait un nom immortel par cette élévation d'âme; et les Juifs, en se soumettant à son empire, se sont trouvés sans patrie, sans foyer, sans honneur, sans demeure stable, vagabonds dans l'univers, traités comme les derniers des hommes.

Voulez-vous donc à votre tour acquérir la gloire, repoussez-la loin de vous; est-elle l'objet de vos poursuites, elle vous échappera. Voyons cela se vérifier dans les choses temporelles elles-mêmes. Quels sont ceux, je vous prie, qui deviennent le but de nos sarcasmes ? Ne sont-ce pas les ambitieux qui courent après cette gloire ? Personne donc n'en est privé comme eux, puisqu'ils ont des accusateurs sans nombre et que tout le monde s'accorde à les mépriser. A qui notre admiration est-elle acquise ? N'est-ce pas à ceux qui tiennent cette même gloire pour néant ? C'est pour cela précisément qu'elle devient leur partage. De même que le riche est celui qui n'a besoin de rien, et non celui dont les besoins sont nombreux; de même l'homme vraiment glorieux est celui qui se met au-dessus de la gloire, et non celui qui brûle de la posséder. Au fond, ce n'est là que l'ombre de la gloire. Or, serait-on mille fois pressé par la faim, on ne se jette pas sur un tableau où du pain se trouve représenté. Ne courez pas non plus après une vaine ombre; et la gloire humaine n'est pas autre chose, je l'ai dit. Pour vous bien convaincre qu'il en est ainsi, songez que la réalité même est pour les hommes un objet de dégoût, que tous déclarent qu'on doit la fuir, sans en excepter ceux qui la désirent, et que, dès qu'on est interpellé sur cette possession ou ce désir, on en rougit de honte. – Mais d'où vient, me direz-vous, qu'on ne la désire pas moins, et d'où naît cette passion ? – De la petitesse de l'âme, disons-le, puisqu'il importe de corriger encore plus que d'accuser; d'une intelligence sans élévation, d'un jugement qui n'est guère plus solide que celui des enfants.

Sortons enfin de cette longue enfance et devenons des hommes; attachons-nous partout à la réalité, ne poursuivons plus des ombres, dans les richesses et les plaisirs, dans la gloire et la puissance. Ainsi viendrons-nous à bout de cette maladie et de beaucoup d'autres. Courir après les ombres, c'est un signe de folie. «Eveillez-vous à la justice, s'écrie Paul, et ne péchez plus.» (I Cor 15,34) Il est, en effet, une folie différente de celle où peut jeter la possession du démon ou le dérangement des organes, et bien plus à redouter. L'une n'inspire que la compassion; l'autre ne mérite pas d'excuse, parce que c'est l'âme elle-même qui est altérée et dont la corruption a faussé le jugement : l'une ne réside que dans l'instrument matériel; l'autre est dans l'esprit même de l'artiste. De même que les fièvres les plus cruelles et les plus difficiles à guérir sont celles qui s'attachent aux corps les plus solides, qui s'attaquent aux nerfs ou se glissent dans les veines; de même est plus terrible la folie dont le siège est dans l'entendement, qu'elle bouleverse et ruine.

Comment ne serait-ce pas une folie manifeste, une maladie même plus terrible que toute folie, de ne tenir aucun compte des choses qui durent éternellement, et de porter toute sa sollicitude sur celles qui n'ont qu'une courte durée ? Si quelqu'un s'efforçait de suivre et de saisir le vent, ne dirions-nous pas qu'il est atteint de démence ? Pareillement, si quelqu'un tâchait de saisir l'ombre, laissant de côté la réalité, voulant embrasser l'ombre de sa femme ou de son enfant, demanderiez-vous une preuve plus évidente pour établir sa folie ? Tels sont néanmoins beaucoup d'hommes, ceux qui n'ont devant les yeux que les choses du temps; car tout ici-bas est une ombre, l'éclat extérieur, la puissance, l'illustration, la richesse, le plaisir, tout ce que la vie renferme. C'est pour cela que le prophète disait : «Et cependant l'homme passe en figure; il s'agite pour un néant ... Nos jours ont décliné comme l'ombre.» (Ps 38,7; 101,12; 102,15) Ailleurs le prophète compare la vie humaine à la fumée, et notre gloire à la fleur de l'herbe. Ce n'est pas le bonheur seulement, c'est encore le malheur qui n'est encore qu'une ombre : la mort, l'indigence, la maladie, toutes les calamités possibles. Que voyez-vous de permanent dans la joie ou la tristesse ? Il n'y a d'éternel que le royaume et la géhenne. Le ver ne mourra pas, le feu ne s'éteindra jamais; les uns ressusciteront pour la vie immortelle, et les autres pour l'immortel châtement. Si nous voulons donc éviter celui-ci et posséder celle-là, laissons de côté les ombres, attachons-nous de tout notre pouvoir aux réalités impérissables, et nous parviendrons de la sorte au trône des cieux. Puissions-nous tous l'avoir en partage par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.